

Trois cents grammes de cœur

Au début, sur la Terre, il y avait beaucoup de gaz carbonique dans l'air, beaucoup de gaz carbonique dans l'eau. Mais, en absorbant une partie de ce gaz et en rejetant de l'oxygène, certaines bactéries persévérantes ont réussi à tout changer. Voilà comment, trois milliards et huit cent millions d'années plus tard, après quelques menues péripéties et autres reconversions de la vie, on se retrouve sur le parking d'une zone commerciale, assis dans sa voiture, en train d'écouter la radio.

Il fait froid, il fait gris, et tout autour les magasins (moquette, bricolage, chaussures, matelas, électroménager, dépôt-vente, burgers...) forment un grand rectangle emprisonnant les bagnoles garées. Je regarde les gens, de tous âges, de tous milieux, de toutes les couleurs, accomplir le rituel : d'abord, cogner leur portière contre celle de l'auto d'à côté (Salut à toi, mon frère), ensuite, entrer les mains vides dans le royaume (Allons recueillir dans la joie), et, enfin, en sortir les bras chargés (Louée soit cette galerie).

Assise sur une borne en béton, une mère, à l'entrée d'une enseigne hard discount, boit une Bavaria 8-6, une bière qui tape et pour pas cher, la bière des clodos. Elle porte une robe informe, un blouson, des baskets, et, entre deux goulées, tire sur un cigarillo en regardant ailleurs, ailleurs que vers son fils. Association d'idées, la fumée lui sortant du bec me fait penser au virus de la mosaïque du tabac, un virus super étonnant : si la plante que celui-ci corrompt vient à mourir, il mute et devient un cristal, de la matière inerte. Mais si cette matière, à nouveau, se retrouve au contact d'une plante, elle redevient un virus. Finalement, la limite entre le minéral et la vie n'est pas si évidente... En bon virus, ce machin m'a pollué, a introduit en moi le poison de l'incertitude : Vivant ou pas vivant ? À partir de quand c'est vivant ? C'est quoi la vie ? Mais, d'un autre côté, plus amusant, il est l'image de la vie amoureuse de beaucoup d'entre nous... En effet, quoi de plus humain que ce besoin vital de quelqu'un à empoisonner ?

La mère s'est levée. Appuyée sur une béquille, elle cause en tournant autour de son gamin qui l'ignore, le nez dans son portable. Puis elle se rassied, finit sa canette et shoote dedans. Le cylindre d'aluminium ricoche, roule... Une femme le ramasse, va le jeter à la poubelle, et, radieuse, repart, la main dans la main d'une fillette asiatique en fauteuil électrique. En même temps, à la radio, passe une archive d'exception, les commentaires d'un pilote américain en train d'arroser de napalm un village au Vietnam. Le timbre de sa voix est jeune, gai, l'homme ne doute pas, c'est un cœur pur, il est content d'épandre l'essence de la démocratie...

À dix mètres de mon auto, un panneau déroulant publicitaire annonce des promos sur l'essuie-tout, le papier-toilette, le dentifrice. Trois articles banals, aux antipodes du virus-cristal, cependant, eux aussi, ils expriment la vie, mais côté temps qui passe. Particulièrement le dentifrice : le tube rebondi paraît interminable ; la pâte sort dès qu'on enlève le bouchon.... Et puis un jour, faut appuyer, l'objet devient moins facile d'emploi. Comme pour rappeler au brosser qu'un jour, lui aussi, il pressera en tremblotant sur un vieux tube rabougri.

Le papier-toilette et le sopalin racontent l'histoire autrement. Les rouleaux durent, durent... mais comme, très souvent, ils sont enfermés dans un dérouleur, on voit seulement la feuille qu'on prend : identique à la précédente... semblable à la suivante... Alors, on ne sait plus où on en est, on se dit bof et l'on oublie la fin, la divine surprise... Déjà ?

Mondrian, le peintre néerlandais, prit le contre-pied du style individualiste de l'« Artiste » et chercha à travers les couleurs primaires, les verticales, les horizontales, un style qui puisse toucher n'importe qui sur Terre. Des tableaux comme des contes abstraits, à la portée universelle... Je pense à lui à cause d'un gamin juste devant, qui, en attendant ses parents en train de discuter, trace à la craie un quadrillage sur le sol et colorie en blanc certaines cases... Comme s'il sacrifiait au principe des poupées russes en dessinant sur le parking, un mini-parking vu du ciel. À propos de portée universelle, de conte et de ciel, hier, dans la salle d'attente d'un toubib, j'ai lu l'histoire que voici :

Tandis que sa mère posait les courses sur le tapis roulant de la caisse, Alice, une fillette de cinq ans, entre deux sacs de billes, aperçut un collier de perles dans un étui rose :

- Maman, maman, s'il te plaît...

- Facile... Aide-moi un peu tous les jours à la maison et, dans une semaine, pour ta fête, tu l'auras.

La minouchette obtempéra ; aida sa mère sans broncher, et à la Sainte Alice, eut son collier. Dès qu'elle l'eut au cou, elle se sentit grande et ne le quitta plus, sauf pour prendre son bain ; en trois jours, il était devenu son objet fétiche.

Un soir, après lui avoir lu une histoire, comme à l'accoutumée, son père demanda :

- Alice, est-ce que tu m'aimes ?
- Oh oui, papa ; très fort, très fort, très fort !
- Alors, si tu m'aimes... donne-moi tes perles.
- S'il te plaît, papa, pas mes perles ! Ce que tu veux, mais pas mes perles !
- Tant pis, ce n'est pas grave... Dors bien, papa t'aime très fort.

Et il l'embrassa tendrement.

Quatre ou cinq jours plus tard, après un conte de Perrault, le même dialogue, à peu près, se répéta :

- Alice, est-ce que tu aimes papa ?
- Oh oui, tellement fort !
- Alors, si tu m'aimes, comme tu dis... donne-moi tes perles.
- Ce que tu veux, papa : ma poupée préférée, ma console de jeux... mais pas mes perles !

- Du calme... Ce n'est pas grave, ma chérie. Dors bien, je t'aime fort.

Le mardi de la semaine suivante, en entrant dans la chambre, il trouva sa fille, par terre, au pied du lit, une larme sur sa petite joue. L'homme s'assit à ses côtés et s'exclama :

- Mais, qu'est-ce qui se passe !?

Au lieu de répondre, Alice tendit les mains et les ouvrit :

- Tiens, papa, c'est pour toi.

En larmes, lui aussi, le père prit les perles en toc, puis sortit de sa poche un vrai collier, en perles véritables, et lui donna.

Il l'avait depuis le début mais attendait qu'elle lui ait donné le faux pour lui offrir le vrai.

Ensuite, venait la morale, une morale de croyant :

Comme ce père, Dieu attend de nous qu'on lui donne les choses fausses auxquelles on tient pour les remplacer par un vrai trésor... Et vous ? Tenez-vous à quelque chose dont Dieu aimerait que vous vous débarrassiez ? Lâchez le faux, l'ami(e), entrez dans la joie de la vérité !

Automatiquement, je remplaçai « Dieu » par « La vie » et, ainsi laïcisée, la phrase me plut.

La phrase... les mots... Sur le papier, pendant longtemps, ils ne furent pour moi qu'un miroir reflétant l'étendue de ma vanité... Heureusement, un jour, ce miroir m'a parlé :

- Si tu t'admirais moins, si tu ne prenais pas toute la place... je pourrais essayer de réfléchir les histoires auxquelles tu penses...

Du point de vue de l'image qu'elles renvoient, les rides sont comme les mots : si on veut bien regarder en face la vérité qu'elles dessinent... elles deviennent nos alliées.

Fichtre ! Comme le conteur de l'histoire du collier de perles... Serais-je en train de prendre mon crayon de pèlerin ? Et de chanter à tout vent les bienfaits de lâcher le faux pour le vrai ?

La revue catho que je feuilletais, hier chez le docteur, finissait sur les Saintes Écritures, un récit évangélique, la parabole des talents ; le talent étant ici une unité monétaire, et, sous-entendu, bien sûr, un don naturel :

C'est l'histoire d'un homme riche qui part en voyage. Il appelle ses serviteurs, donne cinq talents au premier, deux au deuxième, un au troisième, à chacun selon ses capacités. Un an plus tard, lorsqu'il revient, les serviteurs se présentent à lui : le premier a fait fructifier l'argent, il a maintenant dix talents. Le second aussi a fait fructifier l'argent, il a quatre talents. Paresseux, timoré, le troisième n'a pas fait fructifier l'argent, il n'a encore et toujours qu'un talent. Le propriétaire des lieux félicite les deux premiers de la même façon... et jette le dernier dehors, en ajoutant qu'il aurait dû confier son talent aux banquiers.

Bizarrement, ce texte à la morale de trader, me rappelle moins le catéchisme que le lycée... Hier, dans la salle d'attente, en le lisant, j'avais deux souvenirs concomitants : celui de ma prof de philo, le présentant comme une vraie révolution ; et celui de ma classe... une classe de vingt-deux filles pour trois garçons.

Pourquoi ma prof affirmait-elle que la parabole des talents avait été, au premier siècle, une révolution ? Tout simplement parce qu'elle la replaçait dans le contexte... Et ne la regardait pas comme moi, à l'aune de la crise des subprimes, en n'y voyant qu'une « morale de trader » !

Vingt-deux filles... Et moi, l'un des trois garçons de la classe, enfermé avec elles, six heures par jour... Milliers de minutes passées à les mater, les mesurer, les détailler : un port de tête, un reflet roux, une nuque fine, des doigts trop gros... Souvent, pendant les cours ennuyeux, je jouais ; à interpréter un regard, un sourire furtif, à imaginer leurs soupirs... Et, d'autres fois, je les classais : par ordre de taille, de taille fine, de beauté, de sex-appeal, je les numérotais : 36, 38, 80B, 95C... Sylvie, Cécile, Agnès et Marie-Laure mélangées en des rêves d'amour... Des rêves fous, des rêves de timide... Des rêves d'eunuque au harem.

Le contexte indispensable pour comprendre la parabole des talents, c'est la vision morale dominante de l'époque... la vision morale des grecs : celle-ci expliquait que la nature nous donne plus ou moins de talents, qu'on n'y peut rien, et que c'est *juste*. Juste... puisqu'en harmonie avec le cosmos, le monde *naturellement inégalitaire et hiérarchisé** qui nous entoure...

La parabole des talents, en quelques mots, balaie la vision grecque : Qu'importe les talents reçus, vu que l'on n'y peut rien ; l'essentiel, c'est... **ce que chacun va être capable d'en faire.**

Une révolution, s'enthousiasmait ma prof*, car la vision chrétienne libère l'humain de la nature. Brusquement, tout dépend de nous, nous sommes libres ; libres d'agir, de progresser, tous à égalité. Dans la parabole, le dernier serviteur n'est pas chassé parce qu'il a moins de talents que ses collègues. Il est chassé parce qu'en n'utilisant pas sa liberté d'agir, il a péché : contre Dieu mais aussi contre sa part d'humanité.

* Ainsi que l'écrit Luc Ferry dans « La révolution de l'amour »

Moi aussi, j'ai péché cette année-là, l'année du bac : à rester passif à les contempler, à ne pas user de ma liberté d'agir, à ne pas tenter de faire fructifier mes talents, j'ai péché par manque d'audace. Les chrétiens diraient par manque de foi. D'ailleurs, celle qui me plaisait et à qui je plaisais, fatiguée d'attendre, fit comme le maître de la maison : elle me jeta gentiment hors de sa vie.

Au milieu du parking, un gigantesque écran s'allume et lance une pub concernant « la femme active suant sous les bras ». Après, il s'éteint un moment puis recommence avec « Les bonnes vieilles valeurs de papy-terroir ». Les produits ? Désolé, j'ai oublié... Bien qu'ayant longtemps eu les traits du serveur ne sachant que faire de son talent, aujourd'hui, je ressemble plutôt au deuxième : moyen mais volontaire... Décidé à faire fructifier les talents que j'ai : Action ! Travail !

Concernant le travail, j'ai entendu ceci : la loi ne permet plus de posséder des gens et chacun s'en réjouit. Mais si l'on y songe un instant... Est-ce moralement plus acceptable de les louer, comme l'état ou les entreprises le font ? Autre chose... Nous vivons dans un monde où le profit est roi et l'immense majorité regrette cette absence de morale inhérente au système économique. Mais, comme l'on ne regrette pas au point de se rebeller en masse... tant que c'est vivable, nous travaillons. Le travail donne une espèce de dignité, et tous ensemble, on répète « Y a pas le choix ! », pour oublier que notre zèle silencieux entretient le système... L'important, de nos jours, serait-il de... ne plus participer ? Qu'en pensez-vous, Monsieur de Coubertin ? Comment faire pour qu'il y ait du progrès moral ? Et l'amour dans tout ça ?

L'amour... est parfois tempête, chacun le sait ; mais celle qu'a connue un des marins dont je vais vous narrer l'histoire... Personne au monde, peut-être, ne l'a connue. Écoutez donc :

Deux hommes débarquent de nuit dans une ville portuaire, après trois mois de mer.

- Et si on allait voir les demoiselles... Ensemble ? Propose le premier. On scellerait notre amitié...

- Non, répond le second, à deux, je sens qu'on va finir au bar ! Mieux vaut se séparer ; demain, devant un apéro, on se racontera. Café du port, midi ?

Hochement de tête, poing contre poing et c'est parti. Passe la nuit, la matinée... À l'heure dite, nos compères se retrouvent :

- La peau noire, des traits européens, commence l'un, je suis tombé sur « La belle des Indes », une déesse très en formes... qui m'a initié au Kâmasûtra : le « Mélange de Sésame et de Riz », le « Bâillement », le « Coït du Corbeau » que par chez nous, on nomme 69... C'était le paradis du père pécheur ! Et toi, alors ? Vite, je suis curieux...

- Oh, moi, tu sais, hésite l'autre... je n'en suis pas encore revenu.

- Revenu d'où et revenu de quoi ? Ne me fais pas lanterner, parle...

- En bas, quand enfin j'ai osé lui demander : « Combien ? », jamais je n'aurais cru qu'en haut m'attendait pareille aventure...

- Moussaillon, arrête de louvoyer ! L'était comment cette merveille ?

- Blanche, trente ans. Apparemment quelconque mais...

- Mais quoi ? Elle avait des talents cachés ?

- Non. Ou plutôt si, c'est... embarrassant à expliquer.

- Bon dieu d'bon dieu, explose le premier, quand vas-tu lâcher le morceau !? Qu'a-t-elle fait de si « embarrassant », cette mystérieuse donzelle ?

- Elle m'a fait... l'amour-tempête, ânonne le second.

- L'AMOUR-TEMPÊTE !? Inconnu au bataillon de la bagatelle ! Pourtant, de Caracas à Macao, je peux me vanter de... Allez ! Pas de chichis entre nous, matelot ; raconte à ton poteau, il est tout ouïe...

- OK. Pour toi, je vais tenter de revivre cette nuit extraordinaire... Si tu te tais !

- Motus, promis.

- Donc... Après un silence pesant dans l'escalier, nous entrons dans une chambre au deuxième. À peine la porte fermée, elle laisse tomber sa robe... visse une casquette d'officier marinier sur ses longs cheveux noirs et m'ordonne d'une voix rauque :

- Allume et éteins la lumière... ça fera les éclairs.

Comme je tarde à réagir, elle s'impatiente, répète :

- Allume et éteins, je te dis, ça fera les éclairs !

Un brin surpris, moi j'obéis : j'allume, j'éteins, je rallume...

- Secoue le lit, continue-t-elle, en montant accroupie dessus, qu'il me chahute... comme un coin de mer en furie !

Et je le fais : j'allume la loupiote et je l'éteins, je lui secoue le lit... Exactement comme elle me demande.

- Maintenant, souffle... de toutes tes forces, je veux le vent !

Emporté par sa frénésie, j'allume, j'éteins, je secoue... en soufflant chaud comme l'Autan !

- Déshabille-toi, entends-je, c'est le moment ! Et pisse, pisse, mon chéri, manquent la pluie et les embruns...

Dans le feu de l'action, je m'exécute : et, à poil, j'envoie le poudrin, des rafales, des jets de quarantième rugissant... La lumière s'éteint, se rallume, s'éteint, le lit gîte, s'agite, la secoue...

- Hardi petit ! Crie-t-elle pour m'encourager, bois un coup de whisky ! Et pète plus fort que jamais... Que j'entende le tonnerre gronder, par Jupiter !

Deux trois copieuses lampées au goulot... Au diable la pudeur ! Vache qui pisse et vents tonitruants, allez, vas-y... Allume, éteins, souffle, secoue !

- MINUTE, PAPILLON ! L'interrompt le premier n'y tenant plus : la foudre, les coups de tabac, les saucées, les paquets de mer, c'est bien beau tout ça, mais... Mais, dis-moi, cette miss « grand frais », tu l'as sautée au moins ?

- Enfin, voyons, rétorque le second en haussant les épaules... mais comment voulais-tu ? Avec le temps qu'il faisait...

Évidemment, c'est une histoire aux vertus moins morales que « La parabole des talents » ou « Le collier de perles » ; néanmoins on peut quand même en conclure... comme souvent... qu'il vaut mieux sortir couvert, on ne sait jamais...

Envie subite d'un café. Je démarre, traverse le parking, suis les flèches en direction du Mac drive. Couloir étroit, mon auto stoppe devant une boîte orange lumineuse à voix de femme :

- Bonjour, bienvenue. Quel est votre choix, monsieur ?

- Un grand café, s'il vous plaît.

- Ce sera tout ?

- Oui.

- Un euro trente... À tout de suite, à la caisse, merci.

- OK.

En arrivant, je reconnais Marion, efficace, souriante, ma préférée.

- Bonjour. Comment allez-vous ? Dis-je en lui donnant l'appoint.

- Mieux... De trois à cinq, après le coup de feu, on a toujours deux heures où c'est plus cool.

- Donc... Si j'ai bien compris, vous êtes sur le départ ?

- Oui ; je suis mutée demain, au restaurant d'un autre centre commercial. C'est une promotion, je passe chef d'équipe...

- Félicitations ! Mais, égoïstement, je vais vous regretter...

- Merci. Dites... Maintenant que je ne vous aurais plus, chuchote-t-elle en me fixant, qui saura me remonter le moral en une minute chrono ? (Elle fait allusion à un midi où, effectivement, je lui ai livré en express quelques mots pas trop maladroits alors qu'elle broyait du noir.) Avancez, s'il vous plaît. Je vous sers à la fenêtre suivante.

Je m'arrête quelques mètres plus loin, ça sent l'essence.

- Voilà votre café... Sans sucre, comme d'habitude ?

- Oui, merci. Je vous souhaite bonne chance pour votre prochain poste...

- Bonne continuation à vous aussi, monsieur.

Et, d'une main quittant sa bouche, elle envoie un baiser vers moi.

Je sors du drive avec un pincement au cœur, elle va me manquer : sa bonne humeur, ses yeux vifs, pétillant sous le M jaune de la casquette... En trois minutes, trois fois par semaine, un truc, entre nous, s'était installé. Quelque chose de bio qui louvoyait entre les hamburgers, les frites et le coca. Dix ans de moins et j'aurais demandé à la revoir. Mais, là, trente ans d'écart, faut pas exagérer...

Je me gare devant un dépôt-vente. Et, en sirotant le grand café servi par Marion, je me dis que l'empathie et la sympathie, ces capacités à « souffrir avec », à « ressentir ce que l'autre ressent », ces merveilleuses qualités de téléfilm, ont leurs limites : il faut, certes, communiquer, s'intéresser aux autres... mais sans devenir un vilain curieux, dont les oreilles et les yeux fouinent plus qu'ils ne compatissent...

Je pense ensuite à une histoire que j'ai lue, ce matin sur le web, attiré par son titre brut, « Le pot de mayonnaise et les deux tasses de café ». En voici une version courte :

Un prof de philo pose un grand pot de mayonnaise vide sur son bureau ; il le remplit jusqu'en haut avec des balles de golf, puis demande aux élèves si le pot est plein. Ceux-ci répondent oui. Le prof temporise, et, l'air mystérieux, sort des billes qu'il verse dans le pot. Il secoue doucement pour qu'elles obturent au mieux les vides entre les balles puis repose la question :

- Cette fois, le pot est-il plein ?

Son auditoire hésite (En temps normal, tous diraient oui mais, là, ils sentent que c'est non)... L'enseignant prend alors un sac de sable et le verse aussi dans le pot. Le sable s'insinue, comble les interstices... Et quand, pour la troisième fois, l'homme demande si le pot est plein, les élèves se taisent. Il les regarde, extirpe d'un tiroir deux tasses de café qu'il avait pris soin de cacher... et les verse lentement dans le pot en leur disant :

- Imaginez que ce pot représente votre vie... Les balles de golf sont les éléments majeurs : famille, enfants, santé, amis, passions. Même si vous perdiez tout le reste, votre vie resterait remplie. Les billes sont des choses moins essentielles mais quand même importantes : emploi, maison, auto... Le sable, quant à lui, représente les multiples détails de l'existence : télé, ordi, mobile, aspirateur, marteau, ballon, fringues, tondeuse, une infinité de petites choses... dont il faut se méfier ! Car si, par négligence, vous mettiez le sable en premier dans le pot, poursuit le prof, il n'y aurait plus de place... ni pour les billes, ni pour les balles de golf.

Un élève lui signale qu'il a oublié les cafés.

- Non, je vous attendais... pour dire que, même lorsque la vie vous semble remplie à ras bord, il y a toujours de la place pour boire un café avec un ami.

À la fin, on tombe un peu dans la morale gnangnan que je décriais tout à l'heure... mais le café noir des yeux de Marion, m'a convaincu de vous raconter cette histoire. L'écran démesuré trônant au milieu du parking continue de balancer ses pubs tape-à-l'œil et malgré l'absence de son, je les entends me délivrer leur message champagne :

- L'idéal... serait qu'enfin tu pétilles, mon vieux, qu'à l'effervescence tu participes... Quitte le fond, agite la surface, yes ! Dépense-toi, dépense tout ! Arrête de chercher... et quoi ou qu'est-ce et où tu vas... Et joue le jeu ! Si on remue tous beaucoup, tu verras, les bulles, la mousse... D'en haut, ça fera beau, pareil que si ç'avait un sens.

Capuche sur la tête, un jeune mec colle une affiche annonçant une battle de rappeurs. Ces joutes rimées en musique d'aujourd'hui me font penser aux « matchs » de poètes-chanteurs, en Grèce, il y a vingt-cinq siècles : lors des banquets, quand les convives avaient bien mangé et bien bu, un des poètes entrait, il chantait une histoire improvisée et poursuivait *tant que ça plaisait au public*. Ensuite, c'était au second d'inventer la suite, puis au troisième, etc, à qui tiendrait le plus longtemps sans lasser l'aimable assistance... Le plus connu de ces performeurs s'appelait Homère ; l'aveugle aux intenses visions. Yo man, respect pour lui.

Toujours dans le genre « compétition » plus ou moins littéraire, il y a vingt-cinq ans, à la sortie d'un nouveau « Cyrano de Bergerac » au cinéma, une émission de télé avait organisé un concours où les participants devaient écrire une courte tirade, une parodie en alexandrins, la meilleure devant être lue à l'antenne par l'auteur. J'avais pondu ceci :

Cyrâneries

Quel est donc ce machin, ce truc pas très chouette
Que l'on vous a planté au milieu de la tête ?
Serait-ce là un groin pour découvrir les truffes ?
Ou peut-être un radar à flairer les Tartuffes ?
Si vous n'étiez humain, je dirais un museau...
Mais je ne voudrais point vexer les animaux.

Il me faudrait, monsieur, bien plus que de la chance
Pour désigner d'un mot votre protubérance...
Quand je dis proue, tarin, tarbouif, ou même pif,
Je me sens vieux, éculé, souverain poncif,
Impuissant à trouver la tournure nasale
Convenant à cette Narine Nationale...
Mais comment pourrais-je, grands dieux, en un seul terme,
Rendre compte de ce piton de pachyderme ?

Il suffit maintenant. Assez ri de ce blair
Cachant une âme noble qui ne peut que plaire.
Si je vous ai titillé, mon cher Cyrano,
C'est que pour être vrai, vous êtes bien trop beau.
J'aime mieux réagir et jouer au poulbot
Que me sentir zéro dans l'ombre du héros.

En vous demandant humblement de pardonner
À l'auteur de ces vers, de ces pieds... de nez.

Je voulais l'envoyer, j'allais le faire... Mais, allez savoir pourquoi, ça m'est sorti de la tête.

Quand je me sens poussif, plus précisément, plumitif, souvent un écrivain mort vient m'aider, à sa façon : par exemple, ce midi, Bukowski, le costaud du stylo, m'a conseillé de n'écouter personne et de combattre les poseurs du sixième arrondissement. Hier, c'était Érasme m'exhortant à mâtiner de « folie » la raison, la raseuse raison...

À la prochaine panne, mais qui m'aidera ? Peut-être, Anacréon, le poète qui s'étouffa avec un raisin sec ? Ou Rutebeuf, le jongleur va-nu-pieds ? L'écriture est une espèce de maîtresse-maman... qui bouffe autant qu'elle nourrit.

Un petit rond et un grand maigrelet descendent de leurs montures, deux scooters vrombissants. Le plus pansu cause à son compère en marchant, j'imagine qu'il est Sancho Panza racontant quelque affaire à Don Quichotte...

- Dans ma famille, Monseigneur, on s'y connaît en vin ; un jour, on demanda à deux de mes parents leur opinion sur un tonneau supposé excellent. Le premier trouva le vin bon... si ce n'est, sur la fin, un léger goût de cuir. Le second le trouva, comme son frère, convaincant... si ce n'est, sur la fin, un léger goût de fer.

Autour d'eux, on trouva le vin fameux. Personne n'y détecta les arrière-goûts dont ils parlaient, et on rit de leur jugement... mais pas pour très longtemps ; car, lorsque le tonneau fut vide, on y trouva au fond une vieille clef attachée à un lacet de cuir.

Cette histoire, quand je l'ai entendue à la radio, elle m'a tout de suite plu ; mais je n'y voyais qu'un gentil récit à la chute sympa. Ensuite, en écoutant un philosophe la décortiquer, j'en restai ébaubi, béat d'admiration... Que de si peu, il tire autant, je n'en revenais pas :

Cette anecdote, disait-il, nous apprend, un, qu'il y a une vérité à la portée de nos sens (les goûts de cuir et de fer dans le vin), deux, qu'on accède à cette vérité en sachant s'écouter avec candeur et attention, **sans préjugé** (pas comme les rieurs, dont les sens semblent obstrués par ce qu'ils croient savoir), trois, qu'un désaccord apparent (goût de fer/ goût de cuir) cache souvent une complémentarité (clef au bout d'un lacet de cuir).

N'est-ce pas formidable ? N'est-ce pas délicieux de voir un peu plus loin que le bout de son nez ? Et dire que, neuf fois sur dix, on nous présente la philo comme un truc ennuyeux...

Cinq heures. La ville enfle déjà son blouson de nuit, un cuir clouté d'innombrables lumières. J'ouvre la fenêtre de mon côté, ma respiration fume... Un petit vent glacial se faufile comme de l'eau. Soudain, comme un effet du ciel bleu noir, une paix lucide, sereine, me remplit ; et, dans l'instant, tout s'harmonise, plus besoin de mots... Je démarre, passe sous des guirlandes de Noël, m'éloigne du parking et, lentement, la viande reprend le dessus : un kilo cinq de foie, un kilo trois de ciboulot, neuf mètres d'intestin... et seulement trois cents grammes de cœur. Pour réchauffer soixante-dix kilos, bordel, ça fait pas lourd.